

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Etienne BERCLAZ

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 296-299

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## CHRONIQUE

« En ce temps-là, les élèves, qui commencèrent à devenir nombreux, s'approchant de l'affichoir, virent, au milieu du premier étage, une inscription portant ces mots : « Les Echos de St-Maurice sont une revue intéressant particulièrement les étudiants. Si, malgré tout, quelques élèves ne voulaient pas s'abonner à notre revue, ils remettraient le numéro que l'on a gracieusement mis à leur disposition, à Monsieur Jacomet ou à son diligent secrétaire, Pitt Baradat. » Ce voyant, les uns réfléchirent un instant pour sourire ensuite ; les autres haussèrent les épaules, d'autres encore ne haussèrent rien du tout. Mais les uns et les autres, s'éloignant de l'affichoir, gagnèrent la Grande-Allée et s'y reposèrent, car ils la trouvèrent « fine-bonne ». Il y eut un soir, il y eut un matin ; il y eut plusieurs soirs, il y eut plusieurs matins. Il y eut enfin le mois de novembre qui réclamait la chronique suivante. »

Messieurs, il s'agit, vous l'avez deviné, de l'exhortation qui, officiellement, aurait dû vous pousser à devenir les abonnés de la présente revue. Malheureusement pour notre dévoué administrateur et la bonne presse en général, il appert de plus en plus que les résultats de cette annonce ont été des moins concluants. Les raisons de manquent point : en effet, il m'a toujours paru un peu osé de confier l'administration d'une revue aussi catholique que la nôtre, à un professeur de zoologie ; ça peut, quelquefois, avoir l'air de prendre les lecteurs pour... des êtres inférieurs. Et puis — je devrais dire : et surtout — l'affiche en question témoignait d'une certaine mentalité qui pourrait, sans danger pour la démocratie, notre mère, s'abstenir d'appeler les étudiants par leurs petits noms. Je m'explique : moi, par exemple, je peux très bien parler de Pitt, et dire qu'en récréation, Pitt traite tout le monde d'idiot pour se persuader de ne point en être un, car Pitt et moi, nous sommes, comme qui dirait, sur le même pied. Mais de là à aller jusqu'à afficher...

Enfin, les scouts enseignent qu'il faut respecter les convictions d'autrui. Vivent donc les scouts ; et vive quand même Monsieur Jacomet, avec son diligent secrétaire, bien entendu.

La tranquillité de la conscience, ajoutée à la reconfortante impression d'avoir « mis le poing sur les irrégularités, procure toujours à mon esprit désabusé différentes consolations. Pour cette fois, un air d'actualité me conseille : « Pârole-moi d'autre chose ».

« Princesse, à vos ordres ». Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, allons-y pour les promenades ; car, d'après moi, c'est là qu'on saisit le mieux le charme qu'il y a à ne pas se trouver devant une version grecque ou une petite feuille de math.

Lorsque Monsieur Grandjean, à grand renfort d'astronomie et de solutions élégantes, nous eût prouvé par a + b, qu'il pleuvrait mercredi prochain, on décida de choisir exactement ce jour pour la promenade aux raisins. Le directeur de la fanfare recruté pour l'occasion quelques renforts dont la réputation n'est, et ne sera jamais plus à faire — les pôvres : Remy, Chatton et le grand Vogel qui sait le polonais. On jugea cette référence

suffisante et, lorsque vint le moment psychologique, tout était prêt, y compris les scouts et les raisins. Dès lors, « en champ les étudiants », dirait l'autre, pour ne pas parler de créatures moins atteintes par la crise.

Monsieur Peiry nous ayant affirmé que l'appétit vient en jouant, la manifestation débuta par quelques morceaux de fanfare qui, pour une raison ou une autre, semèrent la panique parmi les poules du voisinage. Heureusement pour le bon renom de notre société à vents, — il y avait la « faim » qui justifiait les moyens : vous parlez d'une veine.

Après la première distribution, Monsieur Butty organisa des jeux de grande envergure, histoire d'écraser consciencieusement les belles grappes que Tornov avait réservées avec soin pour un usage ultérieur. Une deuxième tournée s'imposait donc ; puis l'on déserta les lieux afin de commencer, dans les corridors, de puissants « 100 mètres » qui continuèrent jusque tard, bien tard dans la nuit.

A la fête de l'Econome, il plut toute la journée. Les premières Commerciales, dont la fantaisie n'a jamais rien cassé, gagnèrent Monthey en train et revinrent en... jouant de l'accordéon, tandis que Deillon savourait pour lui seul la bienfaisante sensation d'avoir doublé de valeur... marchande : un homme averti en vaut deux.

Une semaine plus tard, les Physiiciens, qui ne perdent jamais de vue leurs intérêts personnels, eurent la présence d'esprit d'invisiter leurs congénères du Lycée à une sortie provoquée par la fête de leur professeur. Que Dieu le leur rende au centuple — s'ils ont la patience d'attendre jusque-là : c'est le seul, oh là, mais le seul souhait que leur formulent les Philosophes reconnaissants.

\*

Messieurs, grâce au ciel, il ne m'arrive pas tous les jours d'avoir des visions. En ce moment, pourtant, je vois en tous cas très distinctement quelques grandes personnes s'écrier avec un air d'indignation raisonnable : « Mais, tous ces divertissements peuvent produire des effets néfastes sur les esprits de vos jeunes gens ! » — « Oh, pardon, Madame. Néfaste serait tout de même exagéré. Mais, cependant, il nous a fallu reconnaître un fléchissement assez sérieux vers la fin du mois d'octobre. » Ainsi, Genoud, à 5 heures, resta plusieurs fois endormi et, un beau matin, eut le toupet de prendre le bon Frère Gilbert pour une autre et de lui dire câlinement, les yeux mi-clos et la bouche pâteuse : « Petite maman, laisse-moi dormir encore un peu, ma chérie ! » Je laisse aux bons services de votre imagination le soin de juger la confusion du jeune religieux qui, jusqu'alors, ne s'était jamais cru digne d'une si sublime destination.

Le lendemain, ce fut le tour de Clovis qui, lorsqu'on lui demanda la capitale de la Suisse, répondit catégoriquement, mu d'un louable sentiment de patriotisme : « Sion ». Et en Rhétorique, un élève du Scolasticat poussa le cynisme jusqu'à traduire ce passage du bon Virgile : *Pueri innuptaeque puellae* » par une expression que je vous défierais de trouver dans les magazines les plus tendancieux, justement proscrits dans notre collège.

Naturellement, nos autorités s'en émurent et procédèrent avec méthode. Il s'agissait d'abord d'éviter toute panique et de nous garder un moral à la hauteur des circonstances. A défaut des arènes « Barnum » ou « Krone » — invoquerai-je le manque de place ou la crainte de rapprochements que l'on aurait certainement qualifiés de gratuits — la direction fit appel à un club de prestidigitateurs qui, pendant toute une soirée, s'ingénierent à nous montrer la vie sous un jour moins macabre, et, en tous cas, inconnu. Mais cette première mesure s'avéra nettement insuffisante : le lendemain matin, Mômô allait à l'infirmerie se plaindre de maux capitaux. Il ne restait, dès lors, plus qu'une ressource.

Le 20 octobre 1935, les Abyssins commencèrent la retraite ; le 23, au soir, ce fut notre tour.

Elle débuta, à St-Maurice, par quelques judicieux conseils de M. le Directeur qui nous supplia de ne point succomber à la tentation d'un tennis merveilleusement restauré et de renvoyer le tournoi à la semaine suivante. Le capitaine Wildhaber consentit, avec une grâce qui n'avait d'égale que celle de ses blonds cheveux, lorsqu'ils sont peignés.

Pour des raisons personnelles, je ne parlerai point du côté spirituel de la retraite : ce fut, d'ailleurs, le travail de notre prédicateur, le R. P. Boitzi, qui, tout paternellement, nous engagea à prendre diverses résolutions dans le louable but de les tenir ensuite. M. l'abbé Schnyder, révérend curé de Sursee, fit de même chez les allemands. Laissez-moi donc vous entretenir ici de quelques faits, sans aucune prétention, qui auront du moins le mérite de laisser libre cours à votre imagination.

Pendant la retraite, Charly de Torrenté se sentit un subit mal à l'œil gauche, Kalby une vocation de portier ; beaucoup, des aptitudes pour le football... Les inspecteurs redoublent de zèle et, de filatures en filatures, parviennent à ne rien découvrir... A la chapelle, les scouts organisent des chapelets par équipes... Marius médite Claudel avec beaucoup de bonne volonté ; Clapasson, avec non moins d'intérêt, la table des matières de son missel... Michel Louis s'attarde avec prédilection aux stations coïncidant exactement avec un radiateur bien chaud... Monsieur Grandjean assure ne savoir, maintenant moins que jamais, où donner de la tête — voilà ce que c'est que d'en avoir une... *Mens sana in corpore sano* : les domestiques lavent les fenêtres à grande eau, Monsieur Butty le cou de quelques gosses en pleurs... Vous voyez que j'en aurais jusqu'à demain. J'abrège donc et je vous dirai que la retraite se termina par la fête du Christ-Roi, célébrée en grande pompe à l'église abbatiale. S. E. Mgr Burquier tint chapelle pontificale. Au dîner, beaucoup de mes camarades ne mangèrent pas de poulet : les résolutions opéraient.

Puis l'on se remit au travail avec une ardeur quelque peu proportionnée au temps pluvieux, mais qui témoignait quand même des trois jours de fructueuses méditations. Afin de déterminer exactement les progrès réalisés, des gens sans pitié s'en vinrent à nouveau questionner Clovis sur la capitale de la Suisse. Celui-ci, pour faire meilleure impression, répondit cette fois en

allemand : « Solothurn ». Nul doute : il ne manque maintenant plus que 40 petits kilomètres ; un mieux était évident. Monsieur le Recteur qui, pour rien au monde ne voudrait rester en arrière sur son temps, afin de nous encourager à persévérer, nous gratifia d'une après-midi de congé qui donna lieu à la promenade aux châtaignes. Tout se passa dans une atmosphère de fraternité et d'acre fumée qui faisait mal aux yeux ; et si les Petits arrivèrent avec une demi-heure de retard, Colombo aurait bien de la peine à nous persuader de n'avoir pas rattrapé le temps perdu. Enfin, ne jugez pas, si vous ne vouiez être jugés.

Lorsque, avec tout ça, vint la Toussaint, on fut bien étonné de voir Berret entouré d'un cercle d'étudiants qui lui serraient chaleureusement la main. Avec ma candeur habituelle, je crus déjà avoir affaire à un de ces personnages célestes que l'on fêtait précisément en ce jour, et j'allais lui demander quelques grâces proportionnées à mon triste état, lorsqu'on vint m'annoncer que le jeune homme en question avait gagné le championnat de tennis des Petits. Beaucoup moins ému qu'auparavant, je m'approchais tout de même pour lui présenter mes félicitations. Quant au tournoi des Grands, on s'aperçut que le vainqueur n'avait surtout que l'étoffe du bon joueur — c'est une réclame pour la solidité des tissus et complets P. K. Z. que je porte habituellement.

En football, au Collège comme partout ailleurs, les matches se suivent mais ne se ressemblent pas : tandis que l'Helvetia échouait lamentablement devant les externes, les juniors écrasaient les demi-pensionnaires par neuf buts à rien. Voilà un nouveau succès à l'actif de Monsieur Butty que je félicite de tout mon cœur ; je profite aussi de l'occasion pour le remercier, de non moins tout mon cœur, du réconfort qu'il produisit en moi lorsqu'il assurait à un inconnu — pas tant que ça — que je lisais, dans un but intéressé, les journaux d'Outre-Manche. Pour moi qui ai régulièrement continué le grec jusqu'à maintenant, et qui ne sais, en anglais, pour tout potage que les trois mots « ready » « penalty » et « catch-as catch-can », cela suppose, d'ores et déjà, des progrès dont je resterai éternellement fier.

Mais terminons en beauté ! Le 17 novembre, les Compagnons de la Marjolaine, de Lausanne, vinrent nous présenter « Andromaque », de Racine, et « La jalousie du Barbouillé », d'un Molière passablement « en-knickerbocké ». La plupart des collégiens jugèrent ça fort beau ; les autres, quelque peu impressionnant ; le reste trouva que Pyrrhus avait tout du Négus. Tant de candeur déconcerte et je ne m'amuserai pas à analyser sérieusement ces quelques opinions. Qu'il me soit plutôt permis, pour finir, de vous annoncer que mon club de chasse se développe dans des proportions ineffables ; et, outre une quantité considérable de vers et de chenilles, j'ai le plaisir de saluer dans nos rangs la présence d'un canard dû aux appâts de Gabioud, d'un orvet, de deux hérissons ravis dans la fleur de l'âge, de trois membres honoraires et d'un fusil militaire ancien modèle.

Allons tout ne va donc pas si mal que ça. Ne perdons pas courage : il y aura encore à rire jusqu'à Noël. C'est moi qui vous le dis.

Jean-Etienne BERCLAZ, philo.